

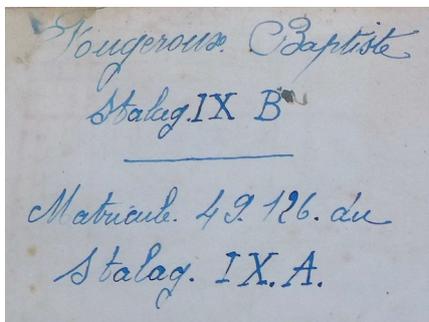
Le carnet de captivité de Baptiste Fougeroux

Patricia Legrand et Jean-Jacques Blain, novembre 2021

Baptiste Fougeroux, cordonnier acignolais né en 1909, fut mobilisé en 1939. Fait prisonnier à Autun en 1940, il fut emmené en Allemagne et y fut captif jusqu'en 1945. De ces cinq longues années de captivité, il ne ramena qu'un harmonica, un coupe-chou (rasoir) de marque Solingen, une pipe et un cahier de notes. Ce gros carnet de chansons et de dessins croqués sur place, complété de réflexions personnelles au fil des mois, est un témoignage réaliste et émouvant de l'univers des prisonniers de guerre.

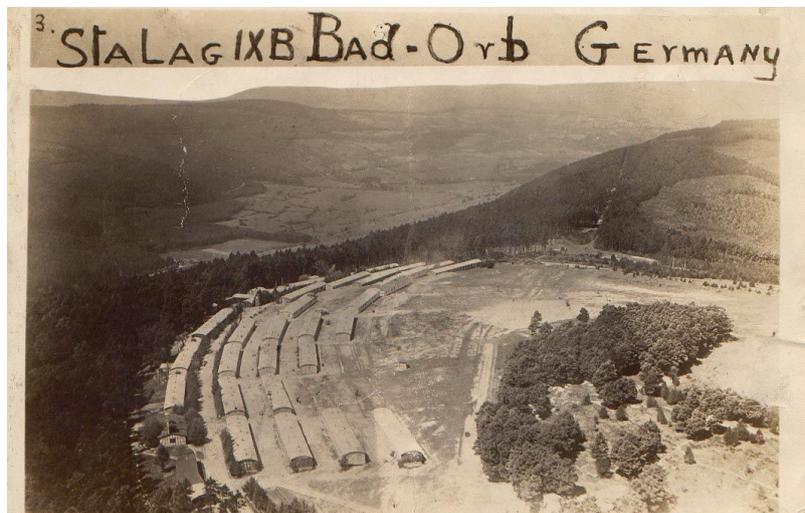


Baptiste Fougeroux, à droite avec l'écharpe, avec deux camarades, au front pendant le « drôle de guerre » en 1939.



En tête du carnet, le matricule de Baptiste Fougeroux. Au nombre de 75, les stalags (camps de sous-officiers et de soldats) et les oflags (camp d'officiers) étaient répartis en Allemagne.

Le stalag IX est situé à Bad Ord, à environ 80 km de Francfort.



Une drôle de vie

1942, Chanson La Madelon du Kommando

*Quand un Breton devient prisonnier de guerre,
Sur un stalag un jour il est dirigé.
Là, il apprend à cuire les pommes de terre,
S'il est fumeur, les feuilles de framboisiers.
Il fait la queue près des feuillées, S'il veut manger, boire ou s'laver.
Quand son intestin crie et pleure,
Il fait la queue près des feuillées.
Il se fait houspiller s'il dépasse les poteaux
Du préposé d'la machine à secouer l'paltot.*

(Refrain)

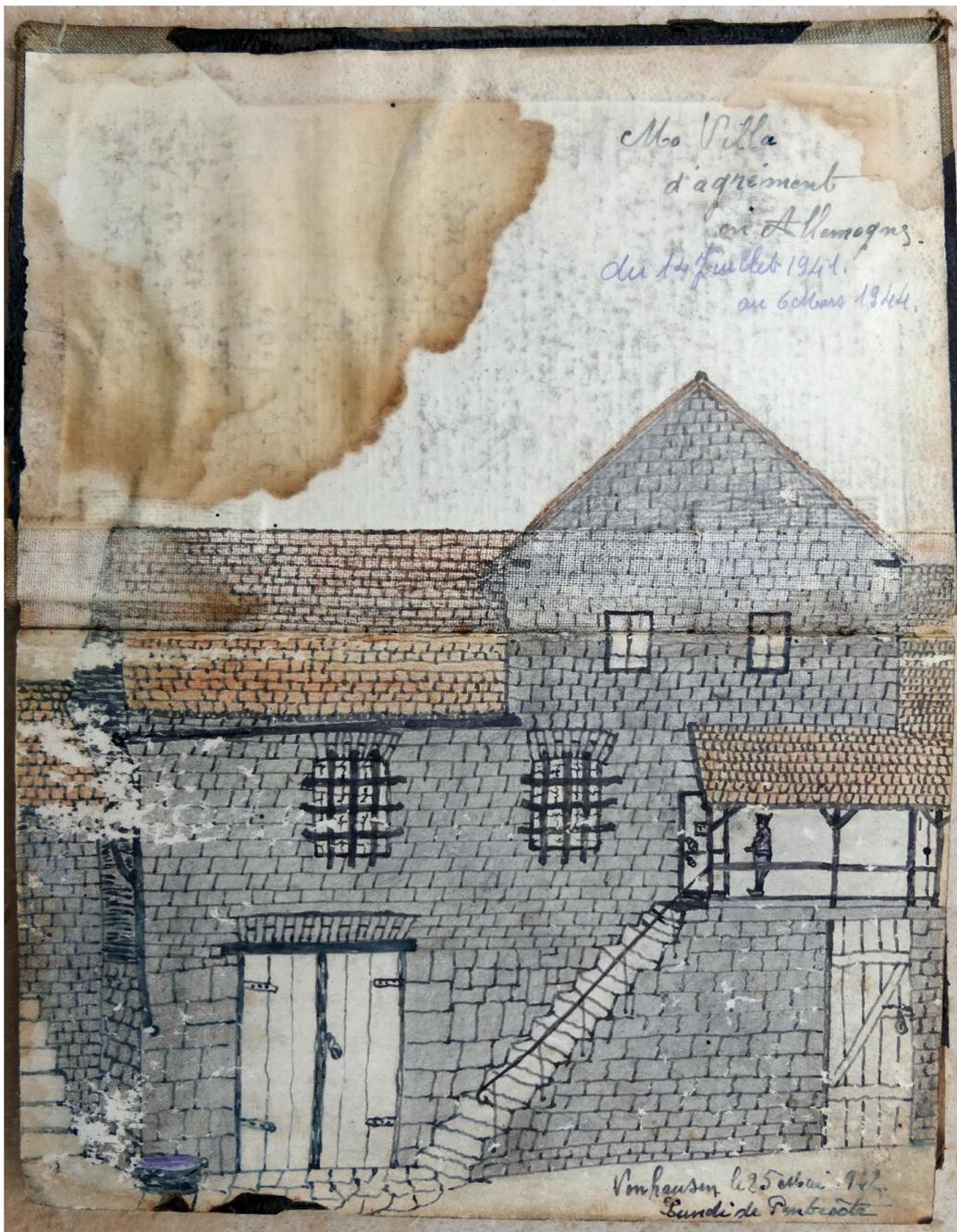
*Quand les Bretons quitteront l'Allemagne,
Pour aller voir refleurir les pommiers,
L'océan, la Manche ou la campagne,
Retrouvant leur liberté,
Leur devoir fait, tout ce qu'ils revendiquent,
C'est vivre en paix, oublier le canon,
Trop entendu sous la République.
Les Bretons, les Bretons, les Bretons.*

*Puis du stalag, suivant un ordre logique,
On le dirige vers le fameux Kommando.
Au fond des bois, il mène la vie rustique
Du vrai landuret (?) ou du faiseur de fagot.
Il bat les fèves à la machine,
Ramasse le blé, seigle et tourteaux.
Ou bien dans la forêt voisine,
Scie les sapins s'ils sont trop hauts.
Il mange des kartoffels, du brot et des gâteaux,
Mais au lieu du bon cidre, il ne peut boire que de l'eau.*

*Au kommando, il se retrouve en famille.
Dans une chambre sont les dix neuf du deux cent dix neuf.
Y'a tout ce qu'il faut pour la belote ou la manille.
Y'a même un poêle qui chauffe
Si l'on met du bois.*

*Là, la vie est presque acceptable.
Mais néanmoins il est prouvé
Que nous trouvons plus agréable
Le retour qui nous fait rêver.
Quimper, Rennes ou Redon,
Acigné ou Cesson,
Nous sommes vos enfants et vous retrouverons.*

La liste des 19 camarades de « kommando » de Baptiste Fougeroux, avec leurs adresses, est notée dans son carnet. A trois exceptions, ils sont domiciliés en Bretagne, s'étant, on l'imagine, regroupés par affinités.



Baptiste Fougeroux a dessiné dans son carnet ce qu'il appelle « Ma villa d'agrément en Allemagne, du 14 juillet 1941 au 6 mars 1944 ». Après le camp central du stalag, beaucoup de prisonnier furent ainsi dispersés par « kommando » dans des logements satellites. Après un certain temps, Baptiste Fougeroux fut placé en journée chez un cordonnier en ville, où il exerça son métier. Mais il devait rentrer chaque soir dans sa « villa d'agrément ». Chez le cordonnier, il apprit l'allemand au quotidien, qu'il maîtrisait correctement à la fin de sa captivité. Il y a formé trois apprentis, dont un jeune aux opinions hitlériennes affirmées. Ils eurent des discussions politiques vives, qui se soldèrent par des menaces de mort proférées par l'apprenti et qui marquèrent Baptiste Fougeroux.

Le mal du pays

L'éloignement du pays, de la famille, des amis, du milieu professionnel est la cause pour le prisonnier de souffrances morales. L'attente est difficile à vivre, d'autant plus que la plupart, au début de leur captivité, ont cru que la guerre serait vite terminée. A chaque Noël, moment particulièrement difficile avec la coupure familiale, Baptiste Fougeroux écrit quelques pages spéciales. Il faut s'imaginer qu'il ne revit son jeune fils, Raymond, né en 1939 et qu'il a quitté alors qu'il n'avait que 6 mois, qu'en 1945.

Fristeberg, 1940, Chanson « Le Noël des prisonniers », premier couplet

*Minuit soldats, mais il est des villages
Où les enfants seront tristes ce soir.
Chers prisonniers, ne perdez pas courage.
Et que Noël vous porte son espoir.
Pensez soldats à vos humbles chaumières,
Où l'être aimé espère votre retour,
Oh, prisonniers, séchez vos pleurs amères.
Noël, Noël, espérez le retour.
Noël, Noël, espérez le retour.*

Vonhausen Noël 1941, Chanson « Lettre de Noël », extraits

*Je sais mon cher petit qu'en l'humble cheminée
Où descendra Noël,
Tu as mis cette fois, ainsi que chaque année
Ta lettre pour le ciel.
(...)
Demandait, cette année, un peu plus que la lune,
Demandait ton papa.
Oubliant Cendrillon, Peau d'âne et leurs cortèges,
Tu voulais ton papa.
Alors Noël s'est tu dans sa barbe de neige,
Et j'ai pleuré tout bas.
Le vieillard tout puissant ne pouvait satisfaire
A ton ardent désir.
Alors il appela le vent de la nuit claire,
Le vent qui fait frémir.
Et prenant dans mon cœur tout mon amour immense,
Il le mit dans ces vers.
Le vent te le dira tout bas dans le silence
Des longs sommeils d'hiver.*

L'arrivée d'un colis est cependant l'occasion de se réjouir, de ressentir que le prisonnier n'est pas oublié : il reçoit ainsi des denrées, vêtements et objets qui améliorent le quotidien.

Vous qui pensez à nous par delà la frontière, écrit Baptiste Fougeroux en avril 1942, et qui nous envoyez de merveilleux colis, vous ne vous doutez pas combien dans nos prières nous rêvons d'y trouver des paquets de vieux gris. Quand l'emballage ouvert étale ses richesses, nos regards pétillants recherchent le tabac. Las, s'il est oublié, un souffle de tristesse nous fait courber la tête et retomber les bras. Oh ! Bien sûr, le pâté, le saucisson, les dattes, les sardines, le thon, le chocolat, le Zan¹, avec la confiture et les biscottes plates forment un inventaire à l'aspect très plaisant. Mais qu'il est bien beau, prometteur et magique le petit carré biscornu, tout froissé, qui nous tient compagnie en nos nuits nostalgiques et nous rapproche tant de ceux qu'on a laissés ! (...)

¹ Bonbon à base de réglisse



Le fumeur (dessin de Baptiste Fougeroux en marge de son carnet).

L'espoir aide à tenir, comme l'exprime le dernier couplet de la Chanson d'espoir.

*Un jour vous partirez
 Bien loin de l'Allemagne.
 Joyeux, vous reverrez
 Votre douce Bretagne.
 Vous oublierez les peines
 De ce triste séjour.
 Vous oublierez la haine
 Dans mes baisers d'amour
 Près de la mer qui chante,
 Sous les pommiers en fleurs.
 Après cette longue attente,
 Nous aurons le bonheur.*

Incompréhensions

Le lien ténu entretenu par le courrier reconforte les prisonniers quelque peu.

Mais l'isolement, la gamberge, des lettres reçues, parfois maladroitement, ou des articles de la presse mise à leur disposition peuvent aussi générer beaucoup d'irritation.

En mai 1942, Baptiste Fougeroux commente ainsi, longuement et avec amertume, un billet du journal Paris-Soir de novembre 1941 auquel il a eu accès. En substance, reprenant les thèmes du billet du journal, il explique que les prisonniers en Allemagne endurent des souffrances morales ignorées de la population française, voire travesties par certains en véritables privilèges. Les lettres reçues ressassent des lamentations sur la dureté des temps, les problèmes de ravitaillement, le coût de la vie, la difficulté de trouver du travail. Pour certains, les conditions d'existence du prisonnier seraient meilleures que celles des civils. Certains anciens collègues prisonniers et libérés témoignent aussi dans leur courrier d'un accueil plutôt indifférent à leur retour. Ou pire, ils peuvent essuyer des reproches à peine voilés des anciens combattants de la « Grande guerre », qui insinuent que la défaite est due à leur manque de courage. Il existe bien des gens qui ont pour les prisonniers des pensées émues. Mais, au fond, ne pensent-ils qu'ils ont l'avantage d'être débarrassés des soucis matériels : ils sont nourris, vêtus, logés, payés même². Cette légende de l'exilé heureux est faussée par les représentations théâtrales réalisées dans les stalags, par les comptes-rendus sportifs, etc.

² En échange d'un travail

Ces ressentiments s'expriment, entre autre, dans certaines chansons du carnet, comme les suivantes. :

Chanson « La vérité » (air Le Béret), premier couplet

*Lorsqu'en trente neuf, l'on partit pour la guerre,
La tête montée fier et bien décidé,
D'une seule bouchée d'avaler l'adversaire.
Et soit disant pour notre liberté,
Nos dirigeants par un savant battage,
De boniments nous avaient tous gonflés.
Qu'en Allemagne, c'était tous des sauvages,
Et qu'il fallait de suite les supprimer
(...)*

Chanson « Le Métro », deuxième refrain

*C'est le métro qui passe,
Juste en dessous du Palais Bourbon.
Et pendant qu'ils jacassent,
Ça leurs donne des trépidations.
Ils s'emballent de plus belle.
Après ça faut pas s'étonner
Si quelque fois dans leur cervelle,
Il y a quelque chose de détraqué.*

Puis, les nouvelles des déboires militaires des forces de l'Axe arrivant malgré tout dans les camps à partir de 1943, l'opinion y basculera en faveur des Alliés.

L'appréhension du retour

En avril 1942, Baptiste Fougeroux écrit dans son carnet une « *Lettre du prisonnier à sa femme* ».

Ma chérie. La troisième année de notre séparation est commencée depuis plusieurs mois et parce que j'ai toujours à l'esprit les belles images de cette vie, que j'ai laissé en septembre 1939, une certaine anxiété me gagne lorsque je songe au retour (...). Tu ne peux t'imaginer comme la séparation et la captivité transforme un homme (...). Comment me retrouveras-tu ? Comment te reverrai-je ? (...) Ne crains rien, chérie, j'entrerai doucement sans bruit sur la pointe des pieds pour ne pas troubler ton organisation. Je me ferai tout petit et j'examinerai, j'étudierai, j'essayerai de deviner tes nouvelles habitudes pour aligner ma vie sur la tienne. Toi comme moi, nous nous montrerons pas étonnés de nous revoir ainsi, physiquement changés (...). Quand à toi chérie, tu auras aussi un grand devoir à remplir. Tu auras celui de me faire oublier cette grande aventure, ces longues années de séparation. Tu auras le souci de me faire revivre les joies du foyer que j'avais et de me donner l'illusion que cette absence ne fut qu'un mauvais rêve.

Le retour du
prisonnier (dessin de
Baptiste Fougeroux).



Sans doute Baptiste Fougeroux n'imaginait pas qu'il lui faudrait encore trois longues années avant de revenir auprès des siens.

Rentré à Acigné en 1945, il reprit son métier de cordonnier après s'être reconstitué une clientèle.